



**HAL**  
open science

## “ Mélusine et Perceforest : la fée rédimée ”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ Mélusine et Perceforest : la fée rédimée ”. M. Morris et J.-J. Vincensini (dir.). Ecriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine, Garnier, p. 177-193, 2012. hal-01846320

**HAL Id: hal-01846320**

**<https://hal.science/hal-01846320>**

Submitted on 21 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée

Christine Ferlampin-Acher

Université Rennes 2 CELAM/CETM

Demoiselles fées dont on surprend le bain, fée bâtisseuse, fils de fées marqués à la naissance, esprit qui tente de s'incarner, un certain nombre de motifs de *Perceforest*, ce vaste ensemble romanesque que l'on a supposé écrit au XIV<sup>e</sup> siècle, mais dont la version conservée, notre seul témoin, date du XV<sup>e</sup>, me paraissent non seulement avoir une dimension mélusinienne, mais aussi s'inspirer directement du roman de Jean d'Arras<sup>1</sup>. Voyons dans quelle mesure ces réécritures témoignent du succès de Mélusine en milieu bourguignon et comment, loin d'être anecdotiques, elles contribuent, tout autant que les reprises d'éléments appartenant aux matières alexandrine et arthurienne, à structurer l'ensemble du roman, dont l'un des enjeux principaux est d'inventer à l'espace bourguignon une origine glorieuse, où se rencontrent Alexandre, Arthur et Mélusine, ces trois créatures dont les naissances furent merveilleuses et la vie placée sous le signe du dragon.

Aucune fée dans *Perceforest* ne se nomme Mélusine. Si, dans le livre V Passelion et Morganette sont présentés comme les ancêtres de Vivienne (cette filiation témoignant de l'imbrication des modèles de la fée amante et de la fée maternelle), si de nombreux personnages du monde arthurien sont dotés par le roman d'une origine, Mélusine échappe à ce jeu, ce qui indique que pour l'auteur elle ne fait pas partie au monde breton. Cependant certains épisodes semblent mélusiens. Dans le livre I, la fée Seville, qui aura d'Alexandre le Grand une fille dont descendra Arthur, tient de Morgane et de la Dame du Lac<sup>2</sup>, mais aussi, quoique plus ponctuellement de

---

<sup>1</sup> On utilisera les éditions suivantes : Jean d'Arras, *Mélusine*, éd. et trad. J. J. Vincensini, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques (4566), 2003 et Coudrette, *Mélusine*, éd. E. Roach, Paris, Klincksieck, Bibliothèque française et romane (18), 1982 ; *Perceforest (le roman de)*, début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F. (279), 1979 ; première partie intégrale, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, TLF (592), 2007, 2 t.; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, TLF (506 et 540), 1999 et 2001; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, TLF (365, 409 et 506), 1987, 1988 et 1991 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, TLF (343), 1987, 2 t. Pour une mise au point quant à la datation supposant une version du XIV<sup>e</sup> et une réécriture au XV<sup>e</sup> siècle, voir l'introduction de G. Roussineau au livre I, p. IX-ss. Tania van Hemelryck doute de l'existence d'une version du XIV<sup>e</sup> siècle (« Soumettre le *Perceforest* à la question. Une entreprise périlleuse », in *La littérature à la cour de Bourgogne. Actualités et perspectives de recherche*, Actes du premier colloque international du Groupe de recherche sur le moyen français, Louvain-la-Neuve, 8-10 mai, 2003, éd. Cl. Thiry et T. Van Hemelryck, Montréal, CERES, 2005, p. 367-369, p. 57-58). Pour des remarques sur une datation au XV<sup>e</sup> siècle, voir mon article à paraître dans les *Mélanges Michel Rousse*, « *Perceforest* ou quand les fées et les diables font du théâtre dans un roman ».

<sup>2</sup> Voir C. Ferlampin-Acher, « Seville prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest* », in *La Sibylle, parole et représentation*, éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de

Mélusine, dans la mesure où c'est une fée bâtisseuse<sup>3</sup> : à deux reprises, il est question de four à chaux à proximité de son château. Près de celui-ci, Alexandre et Floridas sont en effet attirés par une fumée dans la forêt : « *Ilz troevent ung chault four la ou on faisoit chaux* » (l. I, t. I, p. 181). Des *varlet* travaillent pour la *Dame du Lac* : « *Quant il fault chaux, une des demoiselles de leans me vient querre. Lors je charge sur mon chariot de la chaux et puis elle me maine jusques a la riviere qui enclot le chastel* ». La scène se joue dans la Forêt Charbonnière, connue pour son charbon de bois utilisé au Moyen Âge pour les fours à chaux. Cet ancrage réaliste (qui rappelle celui des deux romans mélusiniens) permet une double lecture de l'invisibilité de la demeure féerique, à la fois magique et réaliste (du fait du rideau de fumée). Lorsque plus tard Alexandre revient sur les lieux, c'est à nouveau la fumée du *chault four* (l. I, t. I, p. 215) qui le guide avant qu'il ne voie une demoiselle du château chargeant la chaux. A aucun moment il ne sera question de l'utilisation de cette matière, mais avec Sebille, le modèle mélusinien de la fée bâtisseuse et fondatrice d'un lignage prestigieux me semble patent. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la gloire des Lusignan commence avec Guy, qui épouse Sybille, la fille du roi de Jérusalem, qui porte le même nom (fréquent certes dans le monde romanesque) que notre fée. Dans les livres IV et V, la fille de Sebille, la Pucelle aux deux Dragons, élevée dans un lieu retiré, se fait appeler Alexandre. Elle conduit deux dragons volants, qu'elle tient par des chaînes<sup>4</sup> et qui seront enterrés, préparant l'épisode arthurien de la tour de Vertigier. Elle épouse Galafur et restaure le trône breton. Sebille et la Pucelle aux deux Dragons sont mélusiniennes et se succèdent comme Mélusine à Présine ; la demoiselle Alexandre, qui porte le nom de son père, partage avec Mélusine une virilité fée. Mais Alexandre (le père) ne finit pas enfermé, le parricide est évité, la fée ne devient pas dragon, mais tient bien en laisse les monstres volants ; on bâtit ou se prépare à bâtir (on enterre les dragons ce qui préfigure la fondation de la tour de Vertigier), point de faute. Mélusine serait rachetée.

Dans le livre II, la conjonction des motifs de la chasse au sanglier et de la fée surprise, préparant la retraite de la Reine Fée dans la forêt pour soigner avec ses compagnes le roi Gadifer blessé, me paraît une réécriture explicite du début de l'histoire de Mélusine, où s'enchaînent de même la chasse et la rencontre. Le Tor et Gadifer trouvent les traces d'un sanglier

---

Rennes, 2004, p.211-225 et «Le rôle des mères dans *Perceforest*», in *Arthurian Romance and Gender*, éd. F. Wolfzettel, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1995, p. 274-284.

<sup>3</sup> Sur ce motif bien connu, voir Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie, « Mélusine maternelle et défricheuse », in *Annales E.S.C.*, 26, 1971, p. 587-603.

<sup>4</sup> Celles-ci rappellent les chaînes des enfants cygnes mélusiniens : mais au lieu d'un hybride métamorphique et inquiétant, le texte évoque deux vrais monstres, domptés et dotés d'une forme stable.

monstrueux (§82-ss). Un chasseur rappelle : « *L'en dit par la forest qu'il est destiné que celluy qui l'occira en demourra mehaigié* », ce que réfute le roi : « *Je ne croy en leurs sors ne en leurs devinemens* ». Gadifer finalement reste seul à poursuivre le sanglier et enfonce son épée dans la tête du monstre, qui le blesse. Ainsi fut « *le gentil roy (...) affolé de la cuisse, dont ce fut grant pitié pour le royaume d'Escosse, car il en perdy son honneur* » (§96). Retiré dans la forêt pour être soigné par sa femme, Gadifer laisse son pays déchoir. L'auteur invente ici une préhistoire au Roi Méhaigné du Graal (Gadifer sera finalement guéri par la moelle du porc) : il reprend la blessure royale à la *cuisse*, en relation avec la déchéance d'une terre en attendant la guérison et la restauration. Par ailleurs, expliquant que l'arme du roi s'est brisée et qu'un morceau est resté fiché dans le front du monstre « *en maniere de corne* » (§96), l'auteur donne une interprétation naturaliste de la licorne façon rhinocéros, telle que la vit Marco Polo<sup>5</sup>. Cependant il me semble aussi que l'intertexte mélusinien est patent : Gadifer et Le Tor chassent ensemble, comme Aymeri et Raymondin ; dans les deux cas, la proie est un sanglier extraordinaire qui tue les rabatteurs et les chiens. Aymeri appelle le monstre *filz de truye* (trois occurrences chez Jean d'Arras, p. 148 et p. 172, une chez Couldrette v. 400), comme Gadifer (§96,13) ; Aymeri voit son triste destin dans les étoiles et Raymondin reste sceptique (p. 152-154) tout comme Gadifer refuse de croire la prédiction que lui rappelle le valet ; Aymeri meurt, Gadifer est blessé grièvement ; peu après Raymondin rencontre les fées et Mélusine tandis que Gadifer est pris en charge par sa femme et ses compagnes qui l'emmènent dans une retraite féerique. Le modèle ici, plus que Couldrette, serait Jean d'Arras, qui insiste sur l'incrédulité de Raymondin devant les prédictions astrales de son oncle, ce que ne fait pas Couldrette. Cet épisode de *Perceforest* serait une réécriture mélusinienne<sup>6</sup> : plus encore, il me paraît actualiser la version de la mort de son oncle proposée à Raymondin par Mélusine pour le tirer d'affaire (p. 169), à savoir que le monstre a tué (blessé) le chasseur. Comme dans le cas de Sebille, *Perceforest* semble prendre clairement le parti de Mélusine.

Dans la suite du livre II trois<sup>7</sup> épisodes, en Ecosse, reproduisent le modèle mélusinien autour de chevaliers surprenant des demoiselles sur lesquelles règne Lidoire, la femme de Gadifer. Lyonnel arrive le soir près d'un étang et d'une *fontaine*. Une dame (Lidoire) surveille le bain de trois jeunes filles, « *dont entre les .III. en avoit une si tresblanche qu'il se pensa que c'estoit chose*

---

<sup>5</sup> Voir A. Planche, « La double licorne ou le chasseur chassé », in *Marche Romane*, 30, 1980, p. 237-246. Sur la fascination de l'auteur de *Perceforest* pour les bêtes à cornes, voir les poissons chevaliers : cf. C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002, p. 296-303.

<sup>6</sup> Le modèle de *Guingamor* est peu probable : le porc de *Perceforest* n'est pas blanc, la reine joue un rôle différent.

<sup>7</sup> Faut-il y reconnaître la triplication liée au trio mélusinien ?

*faee ne que char humaine ne pouoit estre telle en blancheur ne en beaulté de viaire* » (l. II, t. I, §331). Deux jeunes gens lui reprochent de déranger ces jeunes filles: il se dit attiré comme par un aimant (§333). Il remporte la joute : les demoiselles ont disparu. Il reprend son chemin et entend deux demoiselles chanter mélodieusement (§336) et découvre quatre beautés, vêtues de blanc et montées sur des chevaux blancs (§337). Une rivière lui barre le passage : tout disparaît. Malgré les avertissements de son écuyer et d'un *ancien homme*, il arrive dans une lande, où s'élève un chêne enclos d'un mur éblouissant, qui semble de pierres précieuses (§342-3) : quatre demoiselles sont en train de déjeuner sur l'herbe<sup>8</sup> :

*Mes Lyonnell les veoit a trop grant dangier, car mectre luy convenoit la main devant ses yeulx ainsi que s'il eust le soleil devant par la resplendeur des murs qui la compaignie enclooit. Sy en estoit Lyonnell trop courroucié quant veoir ne les pouoit a plain.* (§343)

Un taureau monstrueux arrive, contre lequel il se bat, avant que tout ne disparaisse : sur le tronc du chêne, un message lui indique qu'il verra *a plain* ce qu'il désire quand il aura conquis la tête du Géant au Chief Doré. Peu après Anthéonor et Thélamon, en quête de Gadifer après sa blessure par le sanglier, arrivent près d'un clos entouré d'églantines odorantes à l'intérieur duquel jouent des demoiselles dont la beauté les éblouit (§351). Ils se battent contre des chevaliers : les demoiselles disparaissent (§357). Le *locus amoenus*, le bain, le tabou visuel (le bain qu'il est interdit de contempler, le repas difficile à contempler), le trio féérique (qui peut devenir quatuor quand se rajoute la figure « maternelle » de la Reine), les éléments aquatiques (rivière, fontaine), le taureau (qui peut être un avatar du sanglier), les disparitions déceptives, me semblent, par leur récurrence, entretenir une atmosphère mélusinienne.

Plus loin dans le livre II Zéphir le *luiton* emporte Estonné dans les airs et le jette dans un verger (§220). Plus de cinquante folios après, on retrouve le chevalier, dans ce jardin, sous les fenêtres des trois demoiselles fées (Liriope, Priande et Blanchette). La reine, furieuse, se venge en transformant le chevalier en ours. Blanchette croit qu'il s'agit d'un vieil homme employé aux cuisines, dont on dit qu' « *il est leu waroux par nuyt* » (§575, l. 19). Cette nuit-là, sous l'influence de cette vision, la reine conçoit un fils, qui, on le saura plus tard, sera *pelu* comme un ours et sera

---

<sup>8</sup> Sur le pique-nique des fées à la fontaine, voir P. Gallais, *Les fées à la fontaine et à l'arbre*, Amsterdam, Rodopi, 1991, p. 263.

nommé Ourseu. Outre que l'auteur joue certainement avec une prémonition d'Arthur ursidé<sup>9</sup>, il me semble que l'épisode propose une version inversée de l'histoire mélusinienne: les demoiselles sont dans une tour, comme la fée poitevine au moment de sa métamorphose ; il est interdit au chevalier de les rencontrer, tout comme Raymondin ne doit pas voir sa femme ; mais la transformation monstrueuse affecte, non la fée, mais l'homme (futur époux de l'une d'elle, Priande). Par ailleurs est introduit le motif des fils de fée monstrueux, avec Ourseu qui sera *pelu* comme un ours<sup>10</sup>, tout comme Antoine et Fromont, les fils de Mélusine qui ont des marques velues sur le visage. Un autre fils de la Reine Fée, Passelion, a des points communs avec les enfants de Mélusine : il violente ses nourrices comme Horrible (Jean d'Arras, p. 688) et brûle leur toison, incendiaire peut-être comme Geoffroy<sup>11</sup>. Mais à nouveau, le réemploi inverse la valence des motifs : les signes marquent une élection, tout caractère inquiétant est supprimé, la violence de Passelion n'est qu'une énergie vitale positive qui lui permettra de venger son père.

L'auteur, non seulement reprend donc des motifs mélusiniens<sup>12</sup>, mais surtout, à mon avis, il s'inspire précisément de Jean d'Arras, comme en témoignent d'une part l'enchaînement de la chasse au sanglier et des rencontres féeriques et le scepticisme du chasseur<sup>13</sup>, avec un parti pris consistant à inverser tout ce que la fiction mélusinienne avait d'inquiétant et de négatif.

Ce choix s'éclaire si l'on rapproche Mélusine d'une figure essentielle de *Perceforest*, le *luiton* Zéphir<sup>14</sup>, rapprochement entre la fée et le *luiton* que cautionne le prologue de Jean d'Arras. Mélusine, comme Zéphir, est un démon<sup>15</sup>. Tous deux, comme je l'ai montré ailleurs, tentent de s'incarner, avec succès pour Zéphir qui finit chapelain de Vénus, en vain pour la fée. Les deux romans appuient leur fiction sur une doxa scientifique largement répandue, qui véhicule un savoir

---

<sup>9</sup> Sur Ourseu, voir *Fées, bestes et luitons*, *op. cit.*, p. 284-ss.

<sup>10</sup> Sur les enfants de fée portant des marques physiques dans *Perceforest* : voir *Fées, bestes et luitons*, *op.cit.*, p. 53-ss et 155-ss.

<sup>11</sup> Sur ces enfances, voir mon article « Les enfants terribles de *Perceforest* », dans *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes*, dir. D. Hüe et C. Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme, 2006, p. 237-254.

<sup>12</sup> D'autres rapprochements (la Reine Fée qui est une mère aussi attentive que Mélusine, le combat contre les géants), par ailleurs très répandus, appuient l'idée d'une dimension mélusinienne de *Perceforest* sans avoir valeur de preuve.

<sup>13</sup> E. Baumgartner, dans « Fiction and History : The Cypriot Episode in Jean d'Arras's *Mélusine* », in *Mélusine of Lusignan : founding Fiction in late Medieval France*, éd. D. Maddox et S. Sturm-Maddox, Athens and London, The University of Georgia Press, 1996, p. 186, suggère que les éléments mythiques ont été valorisés par la critique moderne au détriment de la dimension lignagère. Cependant on voit avec cette réécriture du XVe siècle que les éléments mythiques peuvent être au premier plan de la réception dès le Moyen Âge.

<sup>14</sup> Les lignes qui suivent résumant mon article : « Incorporer les esprits : le *luiton* Zéphir et *Mélusine* », à paraître dans le volume *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, études réunies par P. Hummel, parution 2010.

<sup>15</sup> Sur Mélusine, voir J. N. Nolan, « The Origin of the *Romance of Melusine* : a New Interpretation », in *Fabula*, 15, 1974, p. 192-201. Le parallèle entre Mélusine et les *luitons* a été senti par Cl. Lecouteux quand il rapproche Mélusine et

lettré sur les générations non sexuées, sur les unions entre esprits et humains, en relation avec l'Incarnation<sup>16</sup>, savoir déjà ancien à l'époque des deux fictions, mais certainement remis à la mode à l'époque où se (r)écrit *Perceforest*, quand s'allument des bûchers sanctionnant les sorcières qui se sont unis au diable, dans des sabbats. Mais *Perceforest* ne croit pas au sabbat<sup>17</sup> ; ses fées ne sont pas des esprits, mais des femmes qui ont appris la magie et leur union avec des hommes n'est en rien monstrueuse et inquiétante ; le *luiton* Zéphir quant à lui ne jouera jamais les incubes et, malgré le modèle de Merlin, il n'a rien à voir avec des unions mixtes entre les esprits et les hommes. Le modèle mélusinien est vidé de son potentiel diabolique et inquiétant.

Par ailleurs dans ces reprises heureuses, l'auteur a revivifié les éléments du scénario mélusinien que les récits de Jean d'Arras et *Couldrette* laissaient sans postérité. Mettant en évidence le blocage du romanesque, J. Taylor a montré que les anneaux magiques que la fée donne à ses fils pour les protéger des enchantements, les marques physiques des enfants et la « prolifération » du motif de la fée à la fontaine n'aboutissent à rien dans *Mélusine*<sup>18</sup> : à l'inverse, dans *Perceforest*, l'anneau magique que la Reine Fée donne à son fils Gadifer le protège très efficacement contre les enchantements d'Aroès ; les signes à la naissance marquent l'élection des héros, et la multiplication des figures féeriques est au service de l'ambition historiographique de l'auteur qui raconte l'enchaînement des générations jusqu'à l'avènement du christianisme. *Perceforest* se serait donc inspiré de la *Mélusine* de Jean d'Arras, en vidant la fée de ce qu'elle a d'inquiétant et de potentiellement diabolique et en conduisant à leur aboutissement narratif des éléments laissés en suspens par sa source<sup>19</sup>.

Le problème cependant se pose de savoir dans quelle mesure l'auteur a pu connaître *Mélusine*, ce qui pose le problème de la datation de *Perceforest*, dont on suppose généralement qu'une première version fut composée entre 1337 et 1344<sup>20</sup>. Deux hypothèses se présentent : soit

---

Aubéron de *Huon de Bordeaux*, un des modèles de Zéphir : *Mélusine et le Chevalier au Cygne*, Paris, Imago, 1997, p. 47.

<sup>16</sup> Voir Maaike van der Lugt, *Le ver, le démon et la Vierge*, Paris, Les Belles Lettres, 2004. Mélusine tient de l'anguille, réputée se reproduire spontanément : voir Ph. Walter, *La fée Mélusine, le serpent et l'oiseau*, Paris, Imago, 2008.

<sup>17</sup> Voir mon article «Le sabbat de vieilles barbues dans *Perceforest*», in *Le Moyen Age*, 99, 1993, p. 471-504.

<sup>18</sup> Voir « Mélusine Progeny : Patterns and Perplexities », in *Mélusine of Lusignan, op. cit.*, p. 173-4.

<sup>19</sup> Les noms, sans être déterminants, peuvent appuyer, sans démontrer, l'hypothèse d'une influence : il y a une Blanche dans *Mélusine* comme dans *Perceforest*, mais c'est un nom fréquent, que porte par exemple la mère de saint Louis. Antenor est l'un des chevaliers de *Perceforest* confrontés à une rencontre mélusinienne ; c'est aussi le nom du roi d'Antioche dans *Mélusine*. Ce nom appartient au monde des romans antiques (*Thèbes, Troie en vers et en prose, Ipomédon*) et il est rare hors de ce contexte, mis à part dans nos deux romans.

<sup>20</sup> Voir G. Roussineau, introduction au livre I, p. IX-ss.

*Perceforest* s'inspire d'une version de *Mélusine* perdue, par exemple celle, en vers, dont on peut penser qu'elle aurait servi de modèle à Coudrette<sup>21</sup>, soit il faut revoir la datation de *Perceforest* et considérer que même s'il y a eu une version au XIVe siècle, la plus grande partie du texte est le témoin d'une réécriture d'ampleur au XVe. La datation que propose L. Hoffrichter pour la source de Coudrette (1375) est postérieure à la date supposée du *Perceforest* du XIVe siècle ; d'autre part quelques éléments (comme le scepticisme de Raymondin), sans être des preuves absolues, laissent penser à une influence de Jean d'Arras ; par ailleurs, divers indices (les entremets, le sabbat) suggèrent une datation de *Perceforest* au XVe siècle<sup>22</sup>. En dépit de la circularité du raisonnement, il me semble qu'on peut émettre l'hypothèse d'un *Perceforest* du XVe siècle, (r)écrit en milieu bourguignon (comme en témoigne la provenance des manuscrits)<sup>23</sup>, un peu avant 1458-9 (la version de David Aubert serait la plus ancienne), sous l'influence d'une *Mélusine*, vraisemblablement celle de Jean d'Arras.

Le monde bourguignon connaissait et appréciait la légende de Mélusine<sup>24</sup>. G. Doutrepoint relève dans l'inventaire de la bibliothèque de Philippe de Bourgogne la *Mélusine* de Jean d'Arras, dans un manuscrit « esmaillé des armes de monseigneur de Créqui »<sup>25</sup>. La version de Jean est conservée dans des manuscrits qui appartiennent à la sphère bourguignonne<sup>26</sup>. D'autre part, la fée de Lusignan se retrouve dans les entremets du Banquet du Vœu du Faisan que Philippe le Bon a offerts en 1454 à la noblesse bourguignonne: un « chasteau à la façon de Lusignan » a été dressé sur une table, ayant au « plus haut de la maistresse tour, Melusine en forme de sepente »<sup>27</sup>. L'intérêt bourguignon pour la croisade a pu conforter l'engouement pour les Lusignan et Mélusine<sup>28</sup>, tout

---

<sup>21</sup> Voir Coudrette, *Le Roman de Mélusine*, traduction par L. Harf-Lancner, Paris, GF, 1993, introduction p. 25 ; R. Nolan, « The Roman de Mélusine : Evidence for an Early Missing Version », dans *Fabula*, 15, 1974, p. 53-58 ; Leo Hoffrichter, *Die ältesten französischen Bearbeitungen des Melusinensage*, Halle, 1928.

<sup>22</sup> Voir la note 1.

<sup>23</sup> Sur *Perceforest* bourguignon, voir mon article « *Perceforest*, entre Pays-Bas et *Haute Bretagne*: élargissement à l'Est et *translatio imperii* », in *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J. C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, actes du colloque du Brest 22-24 septembre 2005, Brest, CRBC, 2007, p. 147-164. Voir aussi mon article « Le conte de la Rose de *Perceforest* et l'effet mise en prose », à paraître dans les actes du congrès international de l'AIEMF, Gargano del Garda, 28-31 mai 2008, Brepols, Turnhout, sous la direction de M. Colombo-Timelli.

<sup>24</sup> J. Le Goff insiste sur la diffusion bourguignonne de la légende : voir « Mélusine maternelle et défricheuse », art. cit., p. 590.

<sup>25</sup> *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 59-60.

<sup>26</sup> En ce qui concerne les douze témoins de l'œuvre de Jean d'Arras, trois sont d'origine bourguignonne.

<sup>27</sup> Voir G. Doutrepoint, *La littérature française...*, op. cit., p. 116. En 1453 Louis de Luxembourg a donné une fête à Cambrai avec un entremets concernant Mélusine.

<sup>28</sup> Voir J. Paviot, « Les ducs de Bourgogne et les Lusignan de Chypre au XVe siècle in *Les Lusignan et l'Outre-Mer. Actes du colloque de Poitiers-Lusignan (octobre 1993)*, p. 241-250.

comme la référence à la Toison d'Or que fait Couldrette au sujet de Griffon (v. 1773-ss), un des fils de la fée.

Divers éléments ont vraisemblablement favorisé l'annexion de Mélusine au monde de *Perceforest*, préfiguration des gloires arthuriennes destinée à des lecteurs bourguignons. D'une part, il semble que l'auteur ait été avide d'intégrer dans sa somme tout ce qui pouvait avoir un lien avec l'espace bourguignon. Or le roman de Jean d'Arras a été écrit pour Jean de Berry (même si on n'en trouve pas trace dans sa bibliothèque)<sup>29</sup> et celui de Couldrette pour Guillaume Larchevêque, un serviteur de ce même seigneur<sup>30</sup>. Un siècle et demi plus tard il est possible aux Bourguignons de se souvenir que Jean de Berry était le frère du Bourguignon Philippe le Hardi ; Jean d'Arras, même si l'on sait peu de choses sur lui, avait un lien avec la cité arrageoise, bourguignonne.

Dans ce milieu par ailleurs Froissart était beaucoup lu et il a été souvent utilisé par l'historiographie bourguignonne<sup>31</sup>. Or le projet de *Perceforest* est d'abord historiographique ; le roman se veut chronique<sup>32</sup> et l'influence de Froissart me semble éclairer le rapprochement que j'ai fait plus haut entre Zéphir et Mélusine : Zéphir est un *luiton* qui n'est pas sans rapport avec l'esprit Horton, serviteur du seigneur de Coarraze dans le troisième livre des *Chroniques* de Froissart, au sujet duquel le chroniqueur propose un récit de type mélusinien<sup>33</sup>. Même si le motif du *luiton* est largement attesté et que les jeux d'influence peuvent difficilement être tenus pour certains, il n'est pas impossible que, lecteur vraisemblable de Froissart en milieu bourguignon, l'auteur de *Perceforest* ait été conforté dans son souci d'associer la fée poitevine à son oeuvre par la dimension mélusinienne de Horton, proche de son Zéphir<sup>34</sup>.

Si un *Perceforest* bourguignon du XVe siècle est tout à fait compatible avec une réécriture mélusinienne, il me semble que cette influence permet d'une part d'éclairer certains points de la

---

<sup>29</sup> On trouve en revanche deux livres de l'*Istoire de Lesignen en latin* en 1401.

<sup>30</sup> Voir Couldrette, *Mélusine*, trad. cit. L. Harf-Lancner, introduction p. 30-31.

<sup>31</sup> Voir G. Small, « Les *Chroniques de Hainaut* et les projets d'historiographie régionale en langue française à la cour de Bourgogne », in *Les Chroniques de Hainaut ou les Ambitions d'un prince bourguignon*, sous la dir. De P. Cockshaw, Brepols, 2000, p. 17 : « Nombreux aussi dans l'entourage ducal furent les propriétaires de manuscrits des *Chroniques* de Jean Froissart, sans doute l'historien le plus fêté de la région, et un contemporain de Jacques de Guise ».

<sup>32</sup> Voir mon article « *Perceforest* et le temps de l'(h)istoire », in *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale. Frontières de l'histoire et du roman*, études réunies par L. Harf-Lancner et E. Baumgartner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 193-215 .

<sup>33</sup> Voir L. Harf-Lancner, « Une légende mélusinienne dans les *Chroniques* de Froissart : l'histoire du seigneur de Coarraze et de son serviteur Horton », in *Mélusines continentales et insulaires*, textes réunis par J. M. Boivin, Paris, Champion, 1999, p. 205-221.

<sup>34</sup> On notera aussi que le motif de l'ours fée est lui aussi commun à Froissart et à l'auteur de *Perceforest* (cf. la métamorphose d'Estonné en ours et Ourseau). David Aubert est l'auteur de la plus ancienne copie de *Perceforest* à être

géographie et de la représentation de l'Histoire de *Perceforest* et d'autre part de mettre en évidence le rôle structurant des reprises mélusiniennes tout au long des six livres de l'œuvre.

*Perceforest* inverse la *translatio*<sup>35</sup> traditionnelle en présentant le Hainaut, le Brabant, les Flandres, la Hollande, la Zélande, civilisés après la Grande-Bretagne, dans un mouvement d'Ouest en Est, qui fait suite à l'exil des Troyens et au périple d'Alexandre, tout comme *Mélusine* déplace ses héroïnes d'Est en Ouest avant d'envoyer certains fils de la fée conquérir l'Orient. *Mélusine*, grâce aux aventures des fils, couvre un vaste espace qui peut se superposer, au moins partiellement, à celui de *Perceforest*<sup>36</sup>, qui promène ses héros de Frise en Angleterre, de Hainaut en Irlande. La conception de l'histoire dans *Mélusine* ressemble à celle de *Perceforest*, avec une succession de périodes fastes et de décadences, après une époque de fondation marquée par la féerie et une christianisation incertaine ou au moins problématique (dans le cas de Mélusine). Par ailleurs, chez Jean d'Arras, le fils de Raymondin, Mataquas, est marié à la Dame de Florimont : comme le note J. J. Vincensini (p. 131, note p. 133), Jean d'Arras pouvait trouver *Florimont* d'Aymon de Varennes dans la bibliothèque de Charles V, duc de Berry. Par ailleurs, dans le manuscrit BnF. fr. 1484 de Jean d'Arras, manuscrit d'origine picarde, Mélusine est explicitement rattachée à la famille d'Alexandre le Grand : l'auteur de *Perceforest* a pu être conforté dans son idée d'associer les origines arthuriennes simultanément à Alexandre et à Mélusine; même si l'on ignore s'il a eu accès à cette version, Mélusine a à voir avec la geste alexandrine et l'auteur de *Perceforest* s'en souvient.

Au-delà d'une conception de l'histoire similaire, la géographie mélusinienne a pu inviter l'auteur de *Perceforest* à s'emparer de la légende de la fée poitevine. En effet, celui-ci semble volontiers annexer, par le biais de reprises plus ou moins distantes, plus ou moins affichées, les récits ou les sources qui mentionnent des lieux associés à l'espace bourguignon. La Hollande, pour laquelle *Perceforest* invente un géant primordial, Hollant, mentionnée dans la *Mélusine* de Jean d'Arras au sujet de Lohier, fils d'Antoine (p. 551), a pu suggérer à notre auteur de faire remonter vers le Nord bourguignon la légende mélusinienne. Je pense d'ailleurs que l'hésitation des manuscrits de la *Mélusine* de Jean d'Arras entre Hollande et Norhombellande (hésitation qui s'explique fort bien sur le plan graphique), au sujet du géant Grimaut, a peut-être incité l'auteur de

---

conservée: on notera qu'il copie les *Chroniques* de Froissart en 1468, ce qui confirme le fait que les deux œuvres se rencontrent dans cette sphère culturelle.

<sup>35</sup> Voir mon article cité note 20.

<sup>36</sup> Olifart, fils de Renaut, le cinquième fils de Mélusine et d'Eglantine, la fille du roi de Bohême, conquiert la Frise, la Hollande et la Zélande (p. 545), et son cousin Lohier, fils d'Antoine, étend ses terres jusqu'au pays de Gueldre et à la *basse marche* de Hollande (p. 545).

*Perceforest* à établir en pont entre son œuvre et le roman de la fée poitevine, même si l'on ne sait pas de quel manuscrit il disposait. La plupart des témoins de *Mélusine* situent en effet en Hollande Grimaut et la montagne Brumblorenlio qui lui est associée. L. Stoff (p. 249), d'après l'édition anglaise et J. J. Vincensini, d'après le manuscrit de Vienne (p. 679) corrigent Hollande par Onbellande. Cependant il n'est pas impossible que l'auteur de *Perceforest* ait eu sous les yeux la leçon « Hollande », majoritaire : son géant Hollant pourrait être inspiré par Grimaut. Certes ce n'est qu'une hypothèse, mais elle invite à réfléchir sur le rôle créateur de la « faute » de copiste.

Une autre « erreur » a pu jouer un rôle similaire : la confusion entre les Pictes et les Poitevins. Selon G. Roussineau, traduisant dans la première partie de son ouvrage *l'Historia Regum Britaniae* l'auteur de *Perceforest* commet une erreur en confondant *Pictis* et *Pictavis* (l. I, t. I, §2, l. 43 et 46) et notant *Poitevin* là où l'on attendait, d'après la source latine, *Picte*. G. Roussineau constate que Jehan Wauquelin commet la même erreur<sup>37</sup>, et corrige le texte médiéval de *Perceforest*. L'unanimité des manuscrits m'invite à douter de la nécessité de corriger. *Picti* n'est pas un terme rare : les quatre peuples qui peuplaient la Bretagne, *Scothi*, *Picti*, *Saxones*, *Britones*, figurent dans *l'Historia Britonum*<sup>38</sup>; *l'Historia Regum Britaniae* consacre aux Pictes des développements nourris. Par ailleurs cette « erreur » est commune à Jean Wauquelin et à *Perceforest* et on la retrouve dans la « chronique d'Angleterre » que donne le manuscrit BnF. fr. 358 avant l'histoire de Guiron<sup>39</sup>. Plus que d'une faute, il me semble qu'il s'agit d'une tradition, peut-être fondée à la base sur une erreur de traduction, faisant des Poitevins un des peuples fondateurs de l'Angleterre, tradition qui expliquerait d'ailleurs pourquoi le père de Mélusine vient d'Ecosse (on considérait au Moyen Âge que les Ecossais avaient succédé aux Pictes). *Poitevin* ne serait pas une erreur, mais renverrait à une conception historique, essentielle pour comprendre Mélusine et son adoption par l'auteur de *Perceforest*, et facilitant l'arthurianisation de la fée (même si, nous l'avons vu, celle-ci est moins arthurienne que Morgue ou Vivienne, dans la mesure où elle n'est pas explicitement mentionnée parmi la descendance des héros du roman). De nombreux épisodes mélusiniens de *Perceforest* sont situés en Ecosse et par ce biais l'auteur invente une préhistoire aux ancêtres de Mélusine, dont on sait que le père, Elinas était roi d'Albanie, c'est-à-dire d'Ecosse. C'est pourquoi les héros sont Gadifer, roi d'Ecosse ou Lyonnell, comte des déserts

---

<sup>37</sup> « Jehan Wauquelin et l'auteur de *Perceforest* traducteurs de *l'Historia regum Britanie* de Geoffroy de Monmouth », dans *Jehan Wauquelin de Mons à la cour de Bourgogne*, textes réunis par M. Cl. De Crécy, Brepols, 2006, p. 9.

<sup>38</sup> Ed. E. Faral, dans *La légende arthurienne*, Paris, Champion, 1929, t. III, p. 6 et 7.

<sup>39</sup> Voir E. Löseth, *Tristan*, Paris, Emile Bouillon, 1891, p. 437.

d'Ecosse. L'auteur de *Perceforest* s'intéresse d'ailleurs beaucoup à l'Ecosse, comme en témoigne par exemple sa référence à la coutume de la venaison confite<sup>40</sup>. Jeanne Lods, dans la conférence qu'elle prononça en 1963 lors du 7<sup>e</sup> congrès international arthurien<sup>41</sup>, a souligné l'importance des chevaliers écossais dans le roman, leur résistance, leur vaillance, et elle a montré que, malgré la supériorité de la chevalerie *celestiel*, *Perceforest* leur construit une « vocation propre ». Ce sont les préférés de l'auteur selon elle, ceux « à qui nous devons peut-être les meilleures pages de son œuvre ». L'Ecosse est imaginée au Moyen Âge comme une terre inculte et le début du livre II de *Perceforest* nous décrit le peuple sauvage que va civiliser Gadifer<sup>42</sup> comme le faisait déjà Wace qui nous montrait les femmes, nues, tenant leurs enfants dans leurs bras et venant faire leur soumission à Arthur en s'arrachant les cheveux (*Brut*, v. 9470-2).

Cependant, si l'on comprend bien pourquoi Pictes et Poitevins sont confondus et pourquoi la plupart des scènes mélusiniennes de *Perceforest* ont lieu en Ecosse, la localisation du premier épisode mélusinien, celui de Seville, dans la Selve Carbonnière (en Belgique), semble poser un problème. Je me demande si de même que Jean d'Arras raconte l'histoire (féerique et mélusinienne) d'Hervi de Leon dans le Forez avant de parler du Poitou, l'auteur de *Perceforest* n'a pas fait précéder les épisodes mélusiniens écossais d'une version localisée, non dans le *Forez*, mais dans la *Forêt*, la *Silve* Carbonnière : l'analogie n'est pas impossible puisque le terme *Forez* est interprété au Moyen Âge comme étymologiquement lié à la forêt, ce que reprend d'ailleurs Jean d'Arras (p. 141)<sup>43</sup>.

L'invention dans *Perceforest* passe souvent par la toponymie, par des étymologies, par des rapprochements. La confusion entre Pictes et Poitevins n'est peut-être pas une faute et l'erreur des manuscrits de *Mélusine* qui ont noté Hollande au lieu de Norhombellande a pu servir la réécriture<sup>44</sup>. Ainsi la trace mélusinienne est vraisemblablement plus de l'ordre de la réécriture consciente que de l'attestation d'un schéma mythique largement représenté, et loin de concerner des passages isolés, sur le mode de l'insertion et du discontinu, elle s'inscrit dans un projet historiographique ambitieux. C'est pourquoi on ne sera pas étonné que tout au long du roman se succèdent des figures féminines

---

<sup>40</sup> Voir G. Roussineau, livre I, introduction, p. XXI.

<sup>41</sup> Le résumé de cette conférence est donné dans le *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, 15, 1963, p. 128-129.

<sup>42</sup> Sur ce peuple, voir mon *Fées, bestes et luitons*, *op. cit.*, p. 282-ss.

<sup>43</sup> Il était d'ailleurs tentant pour l'auteur de *Perceforest* d'annexer cet espace à son jeu littéraire, dans la mesure où, à l'époque où je suppose que le roman a été récrit, le comte de Forez est Jean II (depuis 1456), neveu de Philippe le Bon (sa mère est Agnès de Bourgogne, fille de Jean sans Peur).

<sup>44</sup> Ce qui nous invite à être toujours prudent quant aux supposées fautes.

qui récrivent l'histoire de Mélusine et en désamorcent le potentiel tragique, comme le montre l'étude de Lisane, Zélandine et la Pucelle aux deux Dragons<sup>45</sup>.

Dans les livres IV, V et VI l'histoire de Lisane (magicienne, plus ou moins fée) et de sa fille, nommée elle aussi Lisane, fait suite à la mention de Lisene, Lisane (Lyzene), dans le livre I, compagne de Liriope à qui échoit la Silve Carbonnière. Dans les livres IV et V, d'abord en vers ensuite en prose (comme le roman de *Mélusine*, est-ce un hasard ?), l'histoire de Lisane<sup>46</sup> reprend le modèle du conte de la gageure : deux félons veulent prouver l'infidélité de Lisane à son mari ; ils sont victimes de la dame, qui les condamne à filer et dévider dans une tour de son château. La dimension mélusinienne est nette : Lisane, dotée de pouvoirs, a apporté la richesse à son mari ; les deux félons ont espionné l'époux, Margon, tandis qu'à la cour il contemplait la rose magique témoignant de la fidélité de son épouse, ce qui renvoie au regard indiscret lié à Mélusine ; plus tard ils seront à leur tour regardés par Lisane, alors qu'ils sont enfermés dans la tour ; la fidélité de la fée est mise en doute, comme celle de Mélusine ; les deux héroïnes sont victimes de mauvaises langues ; le pacte mélusinien prend la forme du serment de fidélité de la femme à son époux. F. Clier Colombani, sans connaître cet épisode de *Perceforest*, attirait l'attention sur la parenté entre les récits du cycle de la gageure et *Mélusine*<sup>47</sup> : l'auteur de notre roman lui donne raison. Dans le livre VI, l'histoire de la fille de Lisane, portant le même nom que sa mère, est développée en même temps que l'histoire de la fondation du château, après que le père a tué trois couleuvres qui ravageaient le pays. Plus tard, le château garde le souvenir de cette aventure dans la mesure où une épreuve attend les chevaliers, testant leur fidélité à leur dame : s'ils sont infidèles, une pluie merveilleuse s'abat du plafond sur eux. Ces trois couleuvres tuées ne sont-elles pas, comme les deux dragons mis en laisse et enterrés, le signe de la volonté d'annuler toute trace de la Mélusine serpentine (et en l'occurrence peut-être ici du trio de sœurs) tout en affirmant haut et fort la fidélité indéfectible de la dame et son humanité ? Quant au plafond d'où tombe la pluie, n'est-il pas (ce n'est qu'une hypothèse) à la fois le double inversé du bain de Mélusine et un souvenir du sommet de la tour de Mélusine, toujours menacé par la rupture d'un vœu jusqu'à ce que Geoffroy mette fin à la situation (Jean d'Arras, p. 785) ? Avec Lisane, du livre I au livre VI, la fée, fermement humanisée (on le voit dans la comparaison entre la version en prose du « Conte de la Rose » qui

---

<sup>45</sup> Voir mon article « Donjons et dragons : *Perceforest* et ses fondations », à paraître dans les actes de la journée d'étude de Brest sur les « Fondations », 14 juin 2008, Centre d'Etudes Bretonnes et Celtiques, sous la direction d'Hélène Tétrel.

<sup>46</sup> Voir mon article « Le conte de la Rose de *Perceforest* et l'effet mise en prose », cit. *supra*.

<sup>47</sup> Voir *La fée Mélusine au Moyen Âge, Images, mythes et symboles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1991, p. 166-ss.

réduit les pouvoirs de la dame par rapport à la version en vers), échappe aux deux soupçons qu'eut à subir Mélusine, supposée diabolique et infidèle. Lisane inverse l'histoire de Mélusine et rachète celle-ci. De même, dans le livre II (t. II, p. 195-ss), l'épisode de Troylus et Zélandine s'inspire de la fable apuléenne d'Amour et Psyché, bien connue au XVe siècle<sup>48</sup>, qui est elle aussi mélusinienne<sup>49</sup>, mais sans en retenir le potentiel dramatique : l'interdit (paternel), le regard empêché (par le sommeil), la prophétie, sont désamorçés ; les deux héros fonderont une belle lignée ; à la place de l'envol du dragon hors de la tour, c'est Zéphir l'oiseau fée qui facilite les amours en prenant les airs. Finalement l'épisode peut se lire comme une préfiguration, en ces temps préchrétiens, de l'Annonciation<sup>50</sup> : l'incarnation ratée de Mélusine est convertie en une préfiguration de la conception virginale et de l'Immaculée conception : Zélandine, la Belle au Bois médiévale, est en effet vierge *in mente* au moment où elle conçoit un fils dans la tour.

Ainsi le potentiel mélusinien de Lisane mère et Lisane fille, de Zélandine, de Seville et la Pucelle aux deux dragons sa fille, de la Reine Fée et ses trois demoiselles, est toujours converti en bien au service d'unions fécondes, portées par des fées qui sont des femmes savantes et non des démons (les démons comme Zéphir ne procréant pas) et qui ne se transforment jamais en *serpent* monstrueux, les trois couleuvres étant tuées et les dragons tenus en laisse. A la lumière de cette analyse, les graphies des noms de ces fées prennent une nouvelle valeur : on sait le souci onomastique de l'auteur de *Perceforest*. Certes Lisane a pour fonction d'annoncer la Pucelle de Lis<sup>51</sup> (leurs noms sont proches), mais le nom *Lisane*, *Lisene*, écrit avec un *z* dans certaines attestations du livre I, fait écho à celui de Mélusine, lui aussi souvent écrit avec un *z*, et surtout à celui de Lusignan. Quant au nom de Zélandine, certes rattaché au toponyme Zélande, il comporte lui aussi un *z*, lettre peu fréquente dans l'onomastique et pourtant partagée avec Zéphir, Lizane, Méluzine : est-ce un hasard ? Enfin *Lisane* est l'exacte anagramme de *Elinas*, le père de Mélusine : à nouveau, le hasard n'est peut-être pas la seule hypothèse envisageable. L'inversion sexuelle qui se lit dans cette anagramme fait peut-être écho au rôle masculin assumé par Mélusine, rôle dont il me semble que le nom de la Pucelle aux deux Dragons, Alexandre (comme son père), est aussi le signe.

---

<sup>48</sup> Voir mes articles « Zéphir dans *Perceforest* : des *flamerolles*, des ailes et un nom », à paraître dans *Entre-mondes*, actes du colloque d'Arras, 23-23 novembre 2007 sous la direction de M. White-Le Goff et K. Ueltschi et « *Perceforest* et la mythologie : l'histoire et les ailes du désir », à paraître dans *La mythologie en question*, actes du colloque de Toulouse, 24-26 janvier 2007, sous la direction de C. Noacco.

<sup>49</sup> Voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge*, Paris, Champion, 1984, p. 318-ss.

<sup>50</sup> Voir « Incorporer les esprits... », art. cit.

<sup>51</sup> Voir « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », à paraître dans les actes du XXIIe congrès de la société internationale arthurienne, Rennes, 15-20 juillet 2008.

Si la Pucelle aux deux Dragons, dompteuse de dragons, a le nom de son père, Lisane, associée à la mise à mort des couleuvres primordiales, porte peut-être aussi, inversé, le nom de son père littéraire, de son modèle, Elinas. Notons enfin ce nom Lisane fait écho à celui de Lisard, le félon du *Roman de la Violette*, intertexte important du cycle de la gageure et au mot *lizard* qui désigne le serpent.

Les réminiscences mélusiniennes dans *Perceforest* ne sont donc pas que des attestations mythiques vagues : elles correspondent à un véritable travail de réécriture, favorisé en milieu bourguignon par le succès rencontré par la fée poitevine. La mise en évidence de l'intertexte qu'est le roman de Jean d'Arras permet de réévaluer certains éléments de *Mélusine* et de *Perceforest*, et de comprendre que la présence de Mélusine n'est pas qu'anecdotique. Si le projet de l'auteur de *Perceforest* de conjoindre les récits arthuriens et alexandrins, que rapprochent un héros dont la conception est merveilleuse et associée à un dragon, est évident, la place occupée par Mélusine est plus discrète, mais tout aussi importante : elle aussi est liée à des naissances problématiques, elle aussi a quelque chose à voir avec un dragon. Ces trois personnages posent le problème de l'union d'un mortel avec une créature autre : *Perceforest* passe sous silence les conceptions d'Arthur (à venir) et d'Alexandre (passée), et c'est seulement autour des figures mélusiniennes qu'il ose affronter ce thème crucial, choisissant, comme dans le cas de Zéphir, de refuser aux esprits les plaisirs de l'incubat et de comprendre les histoires mélusiniennes comme l'union entre des hommes et des femmes, des mortelles (d'exception), annonçant (au moins pour Zélandine) la Vierge Marie, tout comme il traite avec un scepticisme amusé le sabbat de son livre II<sup>52</sup>. Ainsi grâce à *Perceforest* nous pouvons être sûrs que Mélusine sera sauvée.

---

<sup>52</sup> Voir mon article, « Le sabbat des *vielles barbues* dans *Perceforest* », in *Le Moyen Âge*, 99, 1993, p. 471-504.